



Autour de Stavelot

Nous eûmes l'occasion, l'automne dernier, de faire aux environs de Stavelot une excursion pédestre charmante, d'une douzaine de kilomètres tout au plus, qu'il nous plaît de signaler à nos collègues touringuistes.

Partis le matin vers 8 heures, nous sommes rentrés à midi, au pas de promenade : du trois à l'heure ; nous avons donc pu tout à l'aise jouir de la splendeur des vastes panoramas découverts.

La journée s'annonçait superbe et claire, pas un nuage dans le ciel bleu ; à peine, de-ci de-là, dans le fond de la vallée, quelques longues traînées de buée blanche, dispersées bientôt par un radieux soleil.

La jolie bourgade de Stavelot, si gentiment allongée le long de l'Ambève, dans un cadre de coteaux boisés, mériterait à elle seule toute une description : le touriste ayant le temps de s'y arrêter et de la visiter en détail y trouvera, certes, bien des choses intéressantes : vieilles rues tortueuses bordées de rustiques maisons propres et gaies ; une abbaye imposante et vaste dont la fondation est attribuée à saint Remacle, patron de la localité, antique monument qui évoque une série de légendes dont la non moins curieuse est celle de l'âne et du loup ; des vestiges d'un vieux château, des promenades agréables et, enfin, ses immenses tanneries — car nous sommes au pays du cuir — qui profilent vers le ciel leurs grands bâtiments blancs à colombages noirs...

Mais aujourd'hui les larges horizons nous réclament, les longues randonnées par monts et par vaux nous attirent, et c'est allègres et joyeux que tout au bout de la ville nous saluons au passage l'Ambève qui glisse, calme et limpide, sous son antique pont de pierres.

C'est là le point initial de notre promenade : devant nous la grand'route monte, poudreuse et blanche, vers le vieux château. L'intérêt naît déjà : derrière nous la jolie petite cité, comme un joyau, s'étend pittoresque dans son écrin de forêts dorées, le long de l'Ambève qui paresse et miroite sous le soleil, abandonnant de-ci de-là quelque coulée d'argent vers les auges sombres d'un moulin ou les silos jaunâtres d'une tannerie ; vers la droite, le grand quadrilatère des bâtiments blancs de l'Abbaye, troués de nombreuses fenêtres à croisillons de bois, semble sommeiller, comme les vieux qu'elle abrite à présent, sous ses immenses toits d'ardoises à barbacanes. Derrière la ville, gaies et propres, quelques villas escaladent le coteau, à demi cachées dans des bouquets d'arbres.

Mais peu à peu nous nous élevons ; bientôt, en face de nous, s'ouvre la vallée du vieux château : de là-haut on jouit, paraît-il, d'une très belle vue sur les alentours, mais la route qui serpente en pente douce aux flancs de la colline nous tente davantage. Nous dominerons, en effet, ainsi constamment la vallée dont les divers aspects vont défiler à nos yeux comme en un gigantesque cinéma. Là-bas, ce ruisseau capricieux qui dévale des hauteurs boisées, c'est l'Eau rouge, dont la source se trouve près de Francorchamps. A droite, ce joli hameau, c'est Challes, qui s'étale sur une avancée

de Burteaumont, tandis que tout au-dessus, à 355 mètres d'altitude, un belvédère pique son champignon grêle. Derrière nous, Stavelot disparaît peu à peu dans les replis de la vallée au fur et à mesure que nous avançons.

La route vire brusquement à droite, contournant les assises rocheuses du vieux château. Nous arrivons à La Vaux Richard : un merveilleux petit coin — deux maisonnettes rustiques au toit de chaume sous une aile de sapins — tente notre objectif : un délice, c'est fait.

Nous descendons vers Londomez. A gauche, une vieille ferme dresse ses hauts pignons blancs percés de petites fenêtres aux rideaux frais et propres, encadrées des grandes lignes noires des colombages ; sur le devant, vers la gauche, des hangars béants abritent tant bien que mal un attirail de herbes, charrettes et charrettes, tandis que, majestueux, un coq juché sur un brancard lance un fier cocorico et surveille son harem, qui picore dans le fumier ; le chien, flâneur, vient flairer nos bottines, cependant que la grande porte s'ouvre et donne jour à tout un troupeau de vaches noires et blanches qu'une accorte servante houspille et bâtonne : le regard se repose avec envie sur cet ensemble rustique et vivant où se déroule, calme et saine, l'existence quotidienne de laborieux paysans.

Mais nous descendons la côte et, en bas, au tournant d'un vieux moulin, nous laissons à droite un chemin forestier qui s'enfonce sous bois vers Francheville.

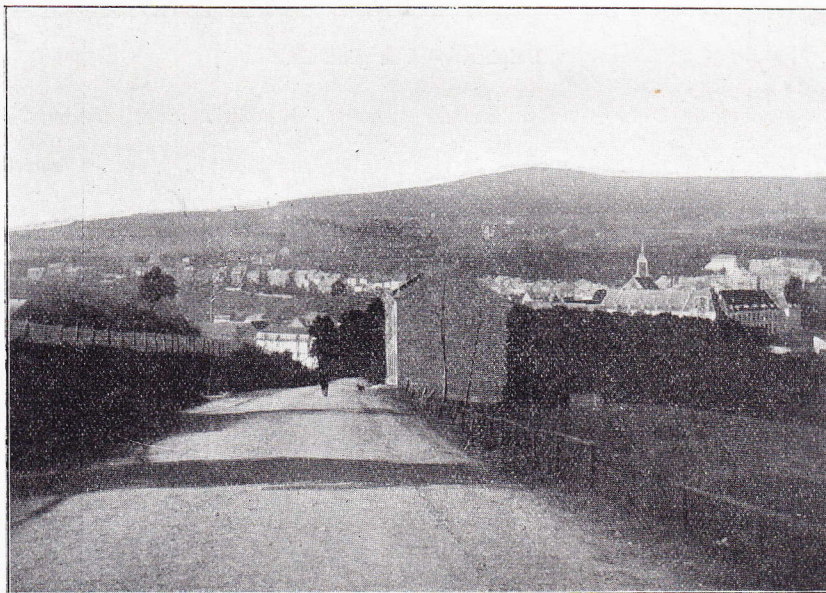
En dévalant vers Londomez, la grand'route s'est écartée quelque peu de la vallée même de l'Ambève, mais elle y revient bientôt : nous remontons, en effet, à gauche, dans la direction d'un petit plateau de cultures, pour continuer, à flanc de coteau, jusque Beaumont.

Le panoramas'élargit considérablement et gagne encore en splendeur : dans le fond, calme et miroitante sous le soleil, nous retrouvons l'Ambève qui coule doucement, baignant de longs rubans de prairies ; juste en face de nous, blotti au pied de la côte, un rustique hameau, Warche, abrite ses quelques maisonnettes dans les ramures de taillis dorés, tandis qu'à côté la montagne s'ouvre en une grande trouée dont les profondeurs boisées se perdent à l'horizon ; c'est la vallée de la

Warche : la jolie rivière apparaît, disparaît, reparait, au caprice de son cours, pour venir joindre ses eaux moirées à celles de l'Ambève, près d'un vieux pont de bois. Sur la droite, un beau village — Bellevaux — cache dans ses touffes d'arbres ses coquettes maisons blanchies à la chaux ; et tout au bout de notre route, dégringolant la pente jusqu'à la rivière, Beaumont, le dernier village belge, étage ses toits d'ardoises au milieu de prairies que piquent des quinconces d'arbres fruitiers.

A Beaumont, nous abandonnons la grand'route : au poteau indicateur, près du bureau de douane, un chemin empierré descend à gauche vers Bellevaux ; suivons-le. Toutefois, comme il va faire un long détour pour passer à l'autre rive de l'Ambève, prenons à mi-côte, près d'une vieille ferme, une ruelle de traverse, assez raboteuse, entre haies. Nous sommes en Allemagne. Quelques maisons à droite : La Planche. Nous rejoignons le chemin de Bellevaux que nous suivons jusqu'à l'Ambève.

Celle-ci dépassée, nous virons à gauche pour remonter légèrement vers le village : vue de toute beauté dans la direction de l'église et du presbytère, noyés dans les ifs et les sapins. Un peu en deçà, un chemin se détache, perpendiculairement, à gauche : c'est le nôtre. Nous arrivons aux écoles, d'où s'échappe, en ce moment, toute une marmaille tapageuse, tandis que l'instituteur, placide, nous adresse au passage un aimable bonjour. En face des écoles, abritant la petite place, de grands chênes nouveaux, dont les ans ne se comptent plus. Plus loin s'ouvre, à travers prés, une route nouvelle, qui va longeant le pied des coteaux et aboutit au



Stavelot. — Vue prise de la route du vieux château.

vieux pont de bois, sur la Warche, aperçue tantôt des hauteurs de Beaumont. Devant nous se groupent les quelques maisonnettes du hameau. Immédiatement à droite, le long de la rivière, nous suivons un chemin forestier vers Chevofosse jusque près d'un barrage : à partir de là, remonter légèrement par un sentier. Chevofosse, niché dans les taillis dorés, se devine, tout au-dessus du versant dont nous avons maintenant à faire l'ascension : la montée est un peu pénible, mais la vallée est si belle, si poétique, que l'on ne pense guère à la fatigue ; le soleil, le décor et l'entrain général y contribuent d'ailleurs singulièrement et nous arrivons à Chevofosse sans trop de peines. Il faut traverser le hameau dans toute sa longueur en prenant, à l'arrivée, le chemin de droite qui longe les habitations. Rien d'intéressant à signaler ici. La dernière ferme dépassée, nous continuons à monter, plus légèrement cependant, pour entrer bientôt sous bois : emmi les taillis quelques hautes futaies, chênes, hêtres, bouleaux dressent leurs fûts droits ; on se croirait au fond des grandes forêts de l'Hertogenwald ; il règne ici une fraîcheur délicieuse, un calme imposant, presque religieux. Et tandis que, un peu recueilli, on avance, une éclaircie apparaît : la sylve cesse brusquement et devant nous, continuant le chemin, une superbe allée de sapins aligne ses deux longues files de cônes sombres ; nous sommes au faite de la montagne.

Mais qu'est-ce ? Tout le monde s'arrête, plongeant des regards émerveillés sur le panorama superbe qui se découvre à droite : figurez-vous une perspective immense, féerique, tout inondée de soleil, dévalant de notre terrasse, s'allongeant en un vaste ruban de prés verts entre deux larges lisérés de forêts dorées, pour aller buter là-bas, tout au fond, contre une jolie villette, Malmédy, riante et gaie, avec ses murs blancs, ses toits d'ardoises et ses grands clochers ; la Warche, belle et calme, sinue en gracieux méandres à travers l'émeraude des prairies, tandis qu'à côté, toute poudreuse de poussière, accourt en ligne droite la grand-route de Malmédy à Stavelot ; à droite, à gauche, remontant les coteaux, des bois et des bois encore, aux tons jaunes les plus variés, depuis la note claire des bouleaux jusqu'aux taches d'ocre des chênes ; de-ci de-là, un bouquet de mélèzes dresse ses cônes noirs ; à l'horizon, dans la direction de Francorchamps, un belvédère profile sur le bleu du ciel sa silhouette fragile ; derrière

éprise du charme toujours puissant de la nature dans toutes ses manifestations.

C'est à regret que l'on se décide à partir, car le temps passe et nous devons rentrer. Notre allée débouche à l'ancienne chaussée qui relie Malmédy à Stavelot : nous la suivons ; ce n'est plus maintenant qu'une longue descente qui facilite la marche. Au passage nous admirons encore le coquet château de Binsta et sur la droite,



Londomez. — Une ferme.

étagés sur le coteau, les jolis villages de Meiz, Rivage et Cheneux.

Il est midi quand nous arrivons à la rue Ferdinand-Nicolay, où se termine — hélas ! — une promenade qui restera, pour nous, longtemps gravée au fond de nos meilleurs souvenirs de voyage.

JOSEPH SIDO.



La Vaux-Richard.

Malmédy, escaladant la montagne qui l'abrite, la ligne sombre des sapins de l'allée du Calvaire.

Le regard se repose avec délices sur ce tableau mirifique, enchanteur, dont il se dégage une poésie douce et calme, tandis que, au-dessus de nous, le bruissement léger du zéphir chante sa sentimentale chanson dans les ailes frissonnantes des sapins. Nous restons là de longs moments, sans rien nous dire, l'âme

Jurisprudence

Le Sénat vient de créer le délit de fuite en matière d'accident causé par des conducteurs d'automobile ; il est, en effet, certain que seuls les motoristes prennent la fuite après avoir blessé involontairement un passant, alors que les autres usagers de la route s'empressent toujours de porter secours à leurs victimes. La loi française du 17 juillet 1908 s'applique aux conducteurs de véhicules de tout ordre et à plus d'une reprise les tribunaux français ont dû interpréter la disposition nouvelle. Le 26 novembre 1908, le tribunal correctionnel de Saint-Brieuc a jugé :

« Que le cheval de Bréard, apercevant l'automobile à 60 mètres environ, commença à donner des signes de frayeur, et que le derrière de la voiture heurta le talus ;

» Attendu qu'au moment où l'automobile a passé, le cheval s'est cabré, a brisé ses harnais, les gens qui étaient dans le char-à-bancs furent renversés, et l'enfant de l'un deux, la petite Biard, fut blessée au bras ;

» Que le véritable accident a donc eu lieu à cet instant ; que, par ailleurs, il pleuvait, la glace de l'automobile était levée, la longue capote baissée, et que lorsque l'accident s'est produit, l'automobile était déjà bien loin, bien que son allure fût beaucoup plus modérée qu'il n'a été dit ;

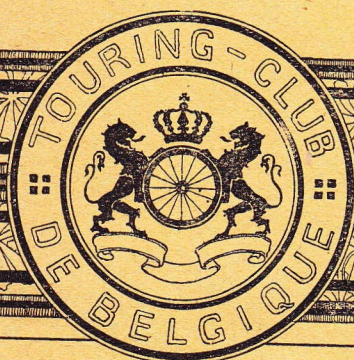
» Attendu qu'il n'est pas établi que Lepeltier a su qu'aux lieux et date... son automobile venait de causer un accident, ni qu'il ait tenté d'échapper à une responsabilité pénale ou civile par lui encourue. Par ces motifs, relaxe... »

TOURING-CLUB



SOCIÉTÉ ROYALE

DE BELGIQUE



BULLETIN OFFICIEL
REVUE DE TOURISME

• SOMMAIRE •

	Pages
Le T. C. B. à Anvers (J. Gorez)	289
Assemblée générale statutaire (J. Gorez)	290
La lanterne d'arrière des automobiles (H. C.)	294
Congé du samedi après-midi (J. D.)	294
La Grèce antique et moderne (<i>suite et fin</i>) (A. F.)	295
Autour de Stavelot (Joseph Sido)	298
Jurisprudence (Charles De Reine)	299
Les vallons de la forêt de Soignes (Arthur Cosyn)	300
La vallée de Bray (Albert et Alexandre Mary)	303
Au pays des Guanches (<i>suite</i>) (S.)	306
Excursions collectives du T. C. B. — I. Au pays des lochs et des glens ; II. Excursion par l'Escaut à l'île de Walcheren ; III. Excursion sur la Meuse	310
Variétés	312



Cascade de la Handeck.

Tirage attesté de ce numéro
43,000 exemplaires

Cotisation annuelle de sociétaire : 3 francs

Envoi gratuit de l'Annuaire, du Manuel du touriste, du Manuel de conversation, du Catalogue de la bibliothèque et, deux fois par mois, du Bulletin officiel illustré

Les dames sont admises